L'ÉCHO DE LA PRESSE INTERNATIONALE

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ



A CEYLAN
Chefs kandyens

N° 47 du supplément
N° 56 du journal

26 Février 1916

Belgian War Press



Les moyens d'irrigation au bord du Nil

Pendant que nous nous plaignons de la pluie, intermittente en Belgique, d'autres peuples maudissent la sécheresse trop persistante. Tel est le cas en Egypte où l'on ne dispose pas — particulièrement dans les contrées éprouvées — des moyens d'arrosage que nous avons à notre disposition. Sous ce rapport, la majeure partie de la population des bords du Nil est encore à l'état primitif. On en peut juger par les moyens employés pour l'irrigation ou l'arrosage de cette terre fertile, qui fournit, dans les bonnes années des récoltes si abondantes, malgré le peu de travail des habitants. La roue autour de laquelle s'enroule un long chapelet de godets, mue par un cabestan que tourne lentement un pauvre, est, pour le pays, un chef-d'œuvre de mécanique. Quant aux immenses leviers à contre-poids qui puisent l'eau dans de vastes plateaux de balance, c'est une de ces installations primitives qui font le plus curieux contraste avec les inventions modernes.

A côté de ces naïves conceptions de l'agriculteur égyptien se trouvent cependant des colonnes de granit transportées ou érigées par les moyens les plus puissants et, à deux pas, se sont mues ces colossales machines qui ont fouillé le sol du canal de Suez, soulevé des masses d'eau et de terre et ont livré passage à ces navires merveilleux qui se meuvent par les seules forces de la nature guidées par le génie humain.



A Force de Rêver

A force de rêver et de voir, dans la plaine,
Une fille aux yeux bleus aller à la fontaine,
Gad s'aperçut, un jour, qu'il était amoureux.
Plus de sommeil. Où fuir ce souci douloureux?
Il voulut s'en guérir, mais tout fut inutile.
Triste, il alla s'asseoir aux portes de la ville,
Et, voyant un vieillard qui passait, il lui dit:
« A mon aide, seigneur! » Le vieillard l'entendit
Et vint. C'était un homme à longue barbe grise.
Les palmiers frissonnaient au souffle de la brise;
Le soleil se couchait dans le désert poudreux.
« Qu'as-tu? » dit le vieillard. « Je suis très malheureux »,
Dit Gad; puis, il reprit: « Hélas! j'aime une femme!
« J'avais, dit le vieillard, ce mal cuisant dans l'âme
Quand j'étais un jeune homme aux yeux clairs et brillants
Comme toi. Maintenant, mes cheveux sont tout blancs,
Mon front tremble, mon œil s'éteint, l'âge me glace,
Et pour moi tout est sombre, et chaque jour qui passe
Est de la nuit qui tombe, et, sans air, sans soutien,
Je souffre! et c'est mon mal de n'avoir plus le tien. »

VICTOR HUGO.

La chaire de Sainte-Gudule

L'admirable chaire de vérité de l'église Sainte-Gudule, à Bruxelles, merveille de la sculpture sur bois, est due, comme on sait, au ciseau de Henri Verbruggen, un Anversois, auquel les pères jésuites de Louvain l'avaient commandée en 1699 pour leur église. Après l'expulsion de ces religieux, elle fut donnée à Sainte-Gudule par l'impératrice Marie-Thérèse, en l'an 1776.

Tout admirable qu'elle est par le grandiose de son plan et par le fini de son exécution, cette chaire manque cependant de l'harmonieuse et subtile unité qui brille dans l'art des époques antérieures. On y ressent ce style confus et difficile à définir, qui tient le milieu entre la Renaissance et le genre compassé des études classiques. L'histoire fondamentale de la religion chrétienne y est mise en action. La chaire est le globe terrestre, auquel le dattier donne son ombrage et que recouvre le ciel supporté par un ange et par la figure de la vérité. Au-dessous du globe se tiennent Adam et Eve, après la désobéissance fatale. Un chérubin menace Adam de sa flamboyante épée; la Mort, hideuse forme, contraste avec la figure jeune et belle de la première femme. Le serpent corrupteur étend ses plis tortueux depuis l'homme, placé plus bas que la terre, jusqu'à la Vierge sainte, élevée au-dessus des cieux. Marie, entourée de la cour des anges, brise avec la croix la tête du monstre dont la queue est foulée au pied par le divin Enfant. Sur l'escalier qui se trouve près d'Adam, l'artiste a mis les figures de l'aigle, du renard, du perroquet et du geai; sur celui qui avoisine Eve, il a placé un paon, un écureuil, un coq et une guenon.

Cet assemblage étonnant des sujets les plus graves et des représentations les plus grotesques, trouve son explication dans une légende dont nous croyons inutile de garantir la véracité, d'autant que l'emploi des emblèmes, loin d'être un fait isolé dans l'histoire de l'architecture, est d'un usage presque général dans les monuments religieux de toutes les époques.

Henri Verbruggen était, rapporte-t-on, joyeux et bon vivant, uniquement occupé de son travail et de ses plaisirs, mais se souciant fort peu du côté prosaïque et vulgaire de l'existence. Sa femme, au contraire, simple et positive, craignait les dettes, comptait les dépenses, prenait à la lettre ses devoirs de ménagère, mais n'avait rien de ce confiant abandon qui paraît inhérent à la nature du véritable artiste. De là, peu d'accord sous le toit conjugal; de là, froideurs réciproques, plaintes continuelles, interminables altercations. La femme reprochait à son mari sa conduite quelque peu vagabonde. Celui-ci prenait mal les reproches de sa chère moitié, la blâmait de son humeur acariâtre et vulgaire, et, voulant enfin se venger de la position qui lui était faite et perpétuer sa vengeance d'une manière solide et durable, il résolut de caractériser le caractère féminin par des allégories satiriques. Ce fut alors que, dans l'œuvre à laquelle il s'est consacré, il entoura Eve des quatre animaux qui lui paraissaient les plus propres à signifier l'orgueil, la légèreté, le bruit et la malice. L'image dont il faisait le symbole du génie vint se mettre aux côtés de l'homme.

Henri Verbruggen donnait la dernière main à cette partie de sa composition lorsqu'il devint veuf. D'abord il en éprouva un profond chagrin; puis, la douleur ne lui ayant sans doute laissé qu'une impression stérile et passagère, il songeait déjà au bout de quelques mois, à prendre une nouvelle compagne. Son choix tomba sur une jeune femme qui, comme lui, avait promptement secoué le deuil d'un premier veuvage. C'était bien l'idéal que son cœur poursuivait. Elle était gaie, aimable et riante; elle avait de la grâce et de l'esprit; mais elle possédait au suprême degré le talent de captiver son monde et de soumettre chacun à ses tyranniques volontés. Lors donc qu'elle avait aperçu la page ébauchée par le ciseau du sculpteur, dissimulant, sous une admiration feinte, le dépit qu'elle en ressentait: C'est bien, lui dit-elle, vous nous donnez pour attributs l'éclat, la timidité, la vigilance et la soumission. A vous, la force, représentée par le roi des airs; mais il manque quelque chose, et dans les qualifications des hommes vous voudrez bien comprendre l'astuce, le babil, l'ivresse et la présomption, en ajoutant, auprès de l'aigle, ceux des animaux qui figurent ces qualités négatives. Je le veux ainsi. »

CEYLAN

Ceylan... la perle de l'Océan Indien! Si, généralement, un voyage rapide dans les pays tropicaux ne permet pas d'infirmer les récits mirifiques que certains « glob trotters » ont pu faire de ces contrées, il est rare qu'un séjour, un peu prolongé, ne montre l'exagération de ces récits et la réalité des choses, et qu'en reste-t-il après quelques années de séjour? Ceylan résiste à cette épreuve du temps. C'est qu'aux beautés de la nature, elle joint le confort et les facilités de la vie civilisée, c'est qu'à côté du climat tropical des plaines, il y a l'air reposant des montagnes. Un dernier mérite : sa position géographique l'a mis à quinze jours des ports d'Europe et sur la route de toutes les grandes lignes de l'Est. Les courriers, tant pour l'Australie que pour la Chine et le Japon, y font escale...

Mon intention n'est pas de faire de l'histoire et moins encore de la géographie, que la première encyclopédie venue résumerait mieux que moi, mais de signaler le Ceylan agricultural, le Ceylan de l'avenir.

Avant de passer pourtant à cette étude, je voudrais mettre en vedette quelques données générales, quelques points qui échappent facilement au lecteur non averti, dans le fouillis des descriptions et des statistiques.

Ceylan a une superficie de plus du double de la Belgique. Sa population est de près de quatre millions d'habitants, dont 2 ½ millions sont Synghalais, un million Tamils, 250.000 Maures, le reste composé surtout de Malais et de Burghers, ou descendants des anciennes races dominatrices : les Portugais et les Hollandais.

Ceylan appartient à l'Angleterre depuis 1796. Sa population blanche, en majorité anglaise, est d'environ 6.500 âmes.

Les religions dominantes sont le boudhisme et le sivaïsme. Les langues sont le synghalais et le tamil. Trois villes principales : Colombo, la capitale, 170.000 habitants, port d'arrivée, a des hôtels de première classe, des maisons de commerce importantes et offre au voyageur tout le confort d'un centre civilisé. Galle, 40.000 habitants, port secondaire à quatre heures de chemin de fer de Colombo. Kandy, 30.000 habitants, également à quatre heures de la capitale, mais vers l'intérieur et à 500 mètres d'altitude. Il convient aussi de signaler, Nuwara-Eliva, charmant sanatorium, situé à près de 2.000 mètres d'altitude.

De tous temps, Ceylan — l'île des Rubis — fut connue pour ses pierres précieuses. Elle en a plus de 80 variétés diverses, dont les principales sont : le rubis, le saphir, la topaze et l'alexandrite. Une industrie historique aussi, dans ces parages, est celle de la pêche des huitres perlières. Tous les deux ou trois ans, celle-ci a lieu sur la côte N.-O. Les huitres sont mises aux enchères par lot de mille et la pêche de 1903 rapporta au gouvernement, 54,000 livres sterling, avec 41 millions d'huitres.



Une Synghalaise



Femmes Tamiles

Une autre exploitation importante est celle de la plombagine. Plus de 30,000 tonnes sont extraites chaque année. Le prix de la tonne varie de 100 à 1,000 francs.

Mais ce sont là surtout exploitations intéressant l'indigène. Occupons-nous de ce qui, de nos jours, fait surtout la fortune de Ceylan, de ce qui, en tout pays tropical, est le critérium de la prospérité : l'agriculture. Le commerce, l'industrie n'en sont qu'une dépendance ou qu'une conséquence.

Le quart seulement de Ceylan est cultivé; c'est surtout la partie S.-O., celle qu'une chute annuelle d'eau de 2 et 3 mètres rend la plus fertile. Sur cette région idéale se répartissent plus de 2,000 estates. Si on laisse de côté le riz, uniquement cultivé par l'indigène, les principaux produits sont : le cocotier, le thé, le cacao et enfin dernier venu, mais non dernier en importance, le caoutchouc.

Le cocotier est une culture côtière et, comme celle du riz, surtout indigène, car l'Européen se résigne rarement à l'attente de produits si tardifs et prospérant seulement dans les parties les plus basses et les plus chaudes de l'île. Le caoutchouc aussi se trouve en partie dans cette situation, mais il est moins exigeant, pousse facilement jusque 2,000 pieds d'altitude, permet une culture intercalaire et donne un produit plus transportable et plus rémunérateur.

Le cacao couvre à Ceylan plus de 20,000 hectares et occupe en altitude la région moyenne de 1,000 à 2,000 pieds. Cette culture donne dès la quatrième année et s'allie très bien à celle du caoutchouc.

A partir de 2,000 pieds, nous entrons dans le domaine du thé. C'est cette culture qui a remplacé, presque entièrement, celle du café, qui occupait encore, en 1878, plus de 100,000 hectares et fut ravagée complètement par l'*Hemileia Vastatrix*. Il n'a fallu rien moins que cette énergie des colons et la confiance des capitalistes en leurs hommes pour résister à un tel désastre, et, aujourd'hui, le thé, qui ne couvrait que 400 hectares il y a trente ans, occupe l'énorme superficie de 200.000 hectares et produit le tiers de la consommation mondiale. Les prix sont rémunérateurs et ont



Moulin à huile à Ceylan



Cocotiers au bord de la mer

permis à certaines compagnies de distribuer jusque 24 p. c. de dividende. Il n'est pas étonnant que, par l'altitude à laquelle il croît et les bénéfices qu'il rapporte en peu d'années, le thé soit devenu la culture favorite du planteur européen; notons aussi que cette situation des cultures de thé dans l'air salubre des montagnes facilite étrangement le recrutement de la main-d'œuvre, l'éternelle grande question!...

En dépit des multiples avantages que présente la culture du thé, celle du caoutchouc a pris à Ceylan des proportions inattendues: les districts les plus abandonnés et les plus chauds se déboisent et se couvrent par enchantement d'hévéas.

Quelques mots sur cet arbre ne seront pas sans intérêt ici. Originaire du Brésil, il fut introduit dans l'île de 1876; mais, pendant plus de vingt ans, on ne le considéra que comme curiosité botanique. Des essais de saignées avaient donné de pauvres résultats; on pensait, sur la foi des récits de voyageurs, que cet arbre ne rapportait qu'en terrains d'alluvion, voire même inondés. Vers 1900, quelques planteurs avisés semèrent les graines de ces précieux sujets: ils récoltent aujourd'hui et... au centuple. Ce n'est cependant qu'en 1903 que la masse s'intéressa à cette essence. Des procédés de saignées plus perfectionnés et plus méthodiques montrèrent à l'évidence des résultats inespérés. Il fut démontré aussi que l'arbre, très volontaire, se contentait facilement de terres, en réalité pauvres, de Ceylan, à la condition que le régime des pluies soit suffisant et qu'il y croissait aisément jusque 2.000 pieds et plus d'altitude; en outre, on pouvait en espérer un résultat à cinq ou six ans de date. Ce fut alors un rush sans pareil. Les terrains... et les graines firent primes. Ces dernières, à elles seules, suffisent à rétribuer largement les pionniers de la première heure. Des plantations s'ouvrirent de toutes parts. De 2 à 300 hectares en 1900, l'hévéa est passé à 60,000 et la production de 41,000 livres sterling en 1903, est montée, en 1907, à 556,000 livres sterling. Chose curieuse: son prix de vente a toujours dépassé celui de son pays d'origine.

Les capitaux nécessaires varient entre 150 mille francs et 8 millions pour une exploitation de 150 à 8,000 hectares: l'hectare revenant à 1,000 francs pour être mis en valeur. La main-d'œuvre est surtout tamil et vient du Sud de l'Inde. Ils sont 450,000 coolies de cette provenance dans l'île. Ils résident dans l'estate, retournent parfois chez eux ou s'établissent entièrement avec femme et enfants. L'homme gagne 60 centimes par jour et la femme 45, ce qui leur suffit amplement, leur nourriture consistant surtout en riz. L'habitant de l'île, le Synghalais, ne vient à l'estate que quand il en trouve le temps et quand cela lui plaît. Il gagne un peu plus et entreprend généralement les travaux à tâche.

Pour fortifier nos enfants

Tous les parents sont aujourd'hui d'accord sur la nécessité de la « culture physique ».

On l'avait oubliée pendant longtemps. En s'occupant uniquement de bourrer de science hâtive les jeunes cerveaux pour leur donner les armes nécessaires à l'âpre lutte pour la vie, on n'avait nullement pensé à développer en eux les forces physiques indispensables pour supporter cette pléthore d'instruction d'abord et cette même lutte pour la vie ensuite. On s'est aperçu de l'erreur. Tout aussitôt



La souplesse des reins se développe par cet exercice. L'enfant n'a qu'à se maintenir rigide.



Son père la tire doucement à lui.

qu'a été dans certains pays un engouement pour tous les exercices physiques, pour les jeux de plein air en général et même pour l'athlétisme.

Sans aller si loin, on peut développer les forces musculaires de ses enfants, en jouant avec eux: il s'agit pour cela de combiner une série d'amusements que l'enfant adorera bien vite et qui, sous leur apparence frivole, formeront en réalité une vraie méthode d'assouplissement.

×

Il est hors de conteste que les enfants aiment à jouer des jeux violents. Un instinct secret les pousse vers l'entraînement de leur force physique: ils sentent confusément le besoin de développer leurs muscles pour aider à la croissance et à la souplesse de leur jeune corps. C'est là un instinct merveilleux que l'on ne doit pas étouffer, mais, au contraire, développer le plus possible. Cependant, comme on pourrait compromettre la solidité de leur frêle organisme, en les laissant accomplir toutes leurs fantaisies et que l'on risquerait de les voir se démolir le corps dans des exercices irraisonnés, il est bon de les guider dans cette voie de « la culture physique » par l'amusement.

Il existe sous ce nom générique plusieurs méthodes, entre lesquelles on n'a qu'à choisir celle que l'on croit meilleure. C'est une affaire d'appréciation. Cependant, celle que nous allons exposer ici est beaucoup plus simple — et surtout plus amusante — que les méthodes décorées de noms pompeux, étrangers ou scientifiques. Le très grand avantage de cette méthode est d'être à la portée de tout le monde et multipliable à l'infini.

C'est, en quelque sorte, moins une méthode que les principes d'une méthode. Elle est néanmoins très rationnelle, très « médicale » et donne des résultats surprenants.

Elle est applicable aux tout petits enfants. Ce sont surtout ces derniers qu'il ne faut pas négliger. On est déjà d'accord pour admettre que, pour apprendre à lire à un enfant, il faut commencer dès son bas âge, on doit aussi être d'accord pour reconnaître que pour développer les forces physiques de ce même enfant, il faut commencer à l'exercer au plus tôt.

Quel est l'âge pour l'application des premiers éléments de la culture physique?

A vrai dire, si l'on réfléchit, il n'y en a pas. Voyez le nouveau né: il ouvre et ferme ses petites mains, il agite ses jambes, c'est ainsi qu'il s'exerce au mouvement, qu'il apprend la préhension et la flexion des muscles fémoraux. Cependant, il ne faut rien exagérer: on ne doit pas aller jusqu'à faire subir à un nouveau né un entraînement physique en règle, on doit se borner à lui faciliter ses petits exercices, sans le brusquer et toujours en l'amusant, c'est ce qui est la condition importante de la méthode nouvelle. Car l'homme, tant dans son enfance que plus tard, ne fait jamais bien que ce qui l'amuse.

Mais dès que l'enfant marche il ne faut pas le laisser continuellement livré à lui-même: il faut, quelques heures par jour, jouer avec lui dans les conditions que nous allons exposer.

Voici d'abord un jeu qui a pour but de développer la force musculaire des bras, en même temps que celle des reins. Le père ou toute autre grande personne s'agenouille par terre et se maintient courbé en s'appuyant sur ses mains. Il invite alors l'enfant à le renverser. L'enfant essaye, pousse de toutes ses forces, s'anime, pique au jeu et, finalement, quand son adversaire juge qu'il est suffisamment exercé, remporte une victoire qu'il croit due uniquement à ses efforts. C'est très amusant, on recommence tant que l'on veut, l'enfant demande lui-même à recommencer. Et comme il mettra à ce jeu une ardeur considérable, il verra bientôt ses biceps et ses reins acquérir une force inusitée pour son âge.

D'ailleurs, ou augmentera cette force par l'exercice suivant qui demande déjà un certain « entraînement ». L'enfant se couche par terre, sur le dos, les pieds joints et appuyés contre un de ceux de son papa. Il prend avec ses deux mains une corde ou un mouchoir que lui tend son père et serre très fortement, de manière à ne pas lâcher. Alors, son père le tire doucement à lui pour l'amener à la position verticale. C'est encore un jeu très simple, très amusant et très salutaire.

Car ce que l'on doit toujours éviter en jouant ainsi avec les enfants ou en leur faisant faire des exercices physiques, c'est de les contraindre à des tractions trop brusques, trop violentes et à des efforts trop considérables. A cet



Pour exercer les muscles des bras, l'enfant doit essayer de renverser son papa.

(*Voir suite page 409.*)

Robur le Conquérant

par Jules VERNE

(*Suite.*)

IV

Dans lequel, à propos du valet Frycollin, l'auteur essaye de réhabiliter la lune.

Certes, et plus d'une fois déjà, à la suite de discussions orageuses, après leurs séances, les membres du Weldon-Institute avaient rempli de clameurs Walnut-street et les rues adjacentes. Plus d'une fois, les habitants de ce quartier s'étaient justement plaints de ces bruyantes queues de discussions qui les troublaient jusque dans leurs domiciles. Plus d'une fois, enfin, les policemen avaient dû intervenir pour assurer la circulation des passants, la plupart très indifférents à cette question de la navigation aérienne. Mais, avant cette soirée, jamais ce tumulte n'avait pris de telles proportions, jamais les plaintes n'eussent été plus fondées, jamais l'intervention des policemen plus nécessaire.

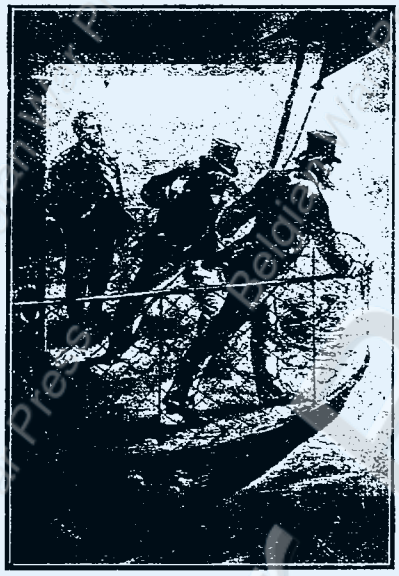
Toutefois, les membres du Weldon-Institute étaient quelque peu excusables. On n'avait pas craint de venir les attaquer jusque chez eux. A ces enragés du « Plus léger que l'air » un non moins enragé du « Plus lourd » avait dit des choses absolument désagréables. Puis, au moment où on allait le traiter comme il le méritait, il s'était éclipsé.

Or, cela criait vengeance. Pour laisser de telles injures impunies, il ne faudrait pas avoir du sang américain dans les veines! Des fils d'Américains traités de fils de Cabot! N'était-ce pas une insulte, d'autant plus impardonnable qu'elle tombait juste, — historiquement?

Les membres du club se jetèrent donc par groupes divers dans Walnut-street, puis au milieu des rues voisines, puis à travers tout le quartier. Ils réveillèrent les habitants. Ils les obligèrent à laisser fouiller leurs maisons, quitte à les indemniser, plus tard, du tort fait à la vie privée de chacun, laquelle est particulièrement respectée chez les peuples d'origine anglo-saxonne. Vain déploiement de tracasseries et de recherches. Robur ne fut aperçu nulle part. Aucune trace de lui. Il serait parti dans le *Go a head*, le ballon du Weldon-Institute, qu'il n'aurait pas été plus introuvable. Après une heure de perquisitions, il fallut y renoncer, et les collègues se séparèrent, non sans s'être juré d'étendre leurs recherches à tout le territoire de cette double Amérique qui forme le Nouveau Continent.

Vers onze heures, le calme était à peu près rétabli dans le quartier. Philadelphie allait pouvoir se replonger dans ce bon sommeil, dont les cités, qui ont le bonheur de n'être point industrielles, ont l'enviable privilège. Les divers membres du club ne songèrent qu'à regagner chacun son chez soi. Pour n'en nommer que quelques-uns des plus marquants, William T. Forbes se dirigea du côté de sa grande chiffonnière à sucre, où miss Doll et miss Mat lui avaient préparé le thé du soir, sucré avec sa propre glucose, Truk Milnor prit le chemin de sa fabrique, dont la pompe à feu haletait jour et nuit dans le plus reculé des faubourgs. Le trésorier Jem Cip publiquement accusé d'avoir un pied de plus d'intestins que n'en comporte la machine humaine, regagna la salle à manger où l'attendait son souper végétal.

Deux des plus importants ballonistes — deux seulement — ne paraissaient pas songer à réintégrer de sitôt leur domicile. Ils avaient profité de l'occasion pour causer avec plus



Et que virent-ils ?

d'acrimonie encore. C'étaient les irréconciliables Uncle Prudent et Phil Evans, le président et le secrétaire du Weldon-Institute.

A la porte du club, le valet Frycollin attendait Uncle Prudent, son maître.

Il se mit à le suivre, sans s'inquiéter du sujet qui mettait aux prises les deux collègues.

C'est par euphémisme que le verbe «causer» a été employé pour exprimer l'acte auquel se livraient de concert le président et le secrétaire du club. En réalité, ils se disputaient avec une énergie qui prenait son origine dans leur ancienne rivalité.

« Non, Monsieur, non! répétait Phil Evans. Si j'avais eu l'honneur de présider le Weldon-Institute, jamais, non, jamais il ne se serait produit un tel scandale!

— Et qu'auriez-vous fait, si vous aviez eu cet honneur? demanda Uncle Prudent.

— J'aurais coupé la parole à cet insulteur public, avant même qu'il eût ouvert la bouche!

— Il me semble que pour couper la parole, il faut au moins avoir laissé parler!

— Pas en Amérique, Monsieur, pas en Amérique! »

Et, tout en se renvoyant des reparties plus aigres que douces, ces deux personnage enfilaient des rues qui les éloignaient de plus en plus de leur demeure; ils traversaient des quartiers dont la situation les obligerait à faire un long détour.

Frycollin suivait toujours; mais il ne se sentait pas rassuré à voir son maître s'engager au milieu d'endroits déjà déserts. Il n'aimait pas ces endroits-là, le valet Frycollin, surtout un peu avant minuit. En effet, l'obscurité était profonde, et la lune, dans son croissant, commençait à peine « à faire ses vingt-huit jours ».

Frycollin regardait donc à droite, à gauche, si des ombres suspectes ne les épiaient point. Et précisément, il crut voir cinq ou six grands diables qui semblaient ne pas les perdre de vue.

Instinctivement, Frycollin se rapprocha de son maître; mais, pour rien au monde, il n'eût osé d'interrompre au milieu d'une conversation dont il aurait reçu quelques éclaboussures.

En somme, le hasard fit que le président et le secrétaire du Weldon-Institute, sans s'en douter, se dirigeaient vers Fairmont-Park. Là, au plus fort de leur dispute, ils traversèrent la Schuylkill-river sur le fameux pont métallique; ils ne rencontrèrent que quelques passants attardés, et se trouvèrent enfin au milieu de vastes terrains, les uns se développant en immenses prairies, les autres ombragés de beaux arbres, qui font de ce parc un domaine unique au monde.

Là, les terreurs du valet Frycollin l'assaillirent de plus belle, et, avec d'autant plus de raison que les cinq ou six ombres s'étaient glissées à sa suite par le pont de la Schuylkill-river. Aussi avait-il la pupille de ses yeux si largement dilatée qu'elle s'agrandissait jusqu'à la circonférence de l'iris. Et, en même temps, tout son corps s'amoindrissait, se retirait, comme s'il eût été doué de cette contractilité spéciale aux mollusques et à certains animaux articulés.

C'est que le valet Frycollin était un parfait poltron.

Un vrai nègre de la Caroline du Sud, avec une tête bêtasse sur un corps de gringalet. Tout juste âgé de vingt et un ans, c'est dire qu'il n'avait jamais été esclave, pas même de naissance, mais il n'en valait guère mieux. Grimacier, gourmand, paresseux et surtout d'une poltronnerie superbe. Depuis trois ans, il était au service de Uncle Prudent. Cent fois, il avait failli se faire mettre à la porte; on l'avait gardé, de crainte d'un pire. Et, pourtant, mêlé à la vie d'un maître toujours prêt à se lancer dans les plus audacieuses entreprises, Frycollin devait s'attendre à maintes occasions dans lesquelles sa couardise aurait été mise à de rudes épreuves. Mais il y avait des compensations. On ne le chicanait pas trop sur sa gourmandise, encore moins sur sa paresse. Ah! valet Frycollin, si tu avais pu lire dans l'avenir!

Aussi, pourquoi Frycollin n'était-il pas resté à Boston, au service d'une certaine famille Sneffel, qui, sur le point de faire un voyage en Suisse, y avait renoncé à cause des éboulements? N'était-ce pas la maison qui convenait à Frycollin, et non celle de Uncle Prudent, où la témérité était en permanence?

Enfin, il y était, et son maître avait même fini par s'habituer à ses défauts. Il avait une qualité, d'ailleurs. Bien qu'il fut nègre d'origine, il ne parlait pas nègre, — ce qui est à considérer, car rien de désagréable comme cet odieux jargon dans lequel l'emploi du pronom possessif et des infinitifs est poussé jusqu'à l'abus.

Donc, il est bien établi que le valet Frycollin était poltron, et, ainsi qu'on le dit, « poltron comme la lune ».

Or, à ce propos, il n'est que juste de protester contre cette comparaison insultante pour la blonde Phébé, la douce Séléne, la chaste sœur du radieux Apollon. De quel droit accuser de poltronnerie un astre qui, depuis que le monde est monde, a toujours regardé la terre en face, sans jamais lui tourner le dos?

Quoi qu'il en soit, à cette heure — il était bien près de minuit — le croissant de la «pâle calomniée» commençait à disparaître à l'ouest derrière les hautes ramures du parc. Ses rayons, glissant à travers les branches, semaient quelques découpures sur le sol. Les dessous du bois en paraissaient moins sombres.

Cela permit à Frycollin de porter un regard plus inquisiteur.

« Brrr! fit-il. Ils sont toujours là, ces coquins! Positivement, ils se rapprochent! »

Il n'y tint plus, et, allant vers son maître :

« Master Uncle », dit-il.

C'est ainsi qu'il le nommait et que le président du Weldon-Institute voulait être nommé.

En ce moment, la dispute des deux rivaux

était arrivée au plus haut degré. Et, comme ils s'envoyaient promener l'un l'autre, Frycollin fut brutalement prié de prendre sa part de cette promenade.

Puis, tandis qu'ils se parlaient les yeux dans les yeux, Uncle Prudent s'enfonçait plus avant à travers les prairies désertes de Fairmont-Park, s'éloignant toujours de la Schuylkill-river et du pont qu'il fallait reprendre pour rentrer dans la ville.

Tous trois se trouvèrent alors au centre d'une haute futaie d'arbres, dont la cime s'imprégnait des dernières lueurs lunaires. A la limite de cette futaie s'ouvrait une large clairière, vaste champ ovale, merveilleusement disposé pour les luttes d'un ring. Pas un accident de terrain n'y eût gêné le galop des chevaux, pas un bouquet d'arbres n'aurait arrêté le regard des spectateurs le long d'une piste circulaire de plusieurs milles.

Et cependant, si Uncle Prudent et Phil Evans n'eussent pas été occupés de leurs disputes, s'ils avaient regardé avec quelque attention, ils n'auraient plus retrouvé à la clairière son aspect habituel. Etait-ce donc une minoterie qui s'y était fondée depuis la veille? En vérité, on eût dit une minoterie, avec l'ensemble de ses moulins à vent, dont les ailes, immobiles alors, grimaçaient dans la demi-ombre?

Mais ni le président ni le secrétaire du Weldon-Institute ne remarquèrent cette étrange modification apportée au paysage de Fairmont-Park. Frycollin n'en vit rien non plus. Il lui semblait que les rôdeurs s'approchaient, se resserraient comme au moment d'un mauvais coup. Il en était à la peur convulsive, paralysé dans ses membres, hérissé dans son système pileux, — enfin au dernier degré de l'épouvante.

Toutefois, pendant que ses genoux fléchissaient, il eut encore la force de crier une dernière fois :

« Master Uncle!... Master Uncle!

— Eh! qu'y a-t-il donc à la fin! » répondit Uncle Prudent.

Peut-être Phil Evans et lui n'auraient-ils pas été fâchés de soulager leur colère en rossant d'importance le malheureux valet. Mais ils n'en eurent pas le temps, pas plus que celui-ci n'eut le temps de leur répondre.

Un coup de sifflet venait d'être lancé sous bois. A l'instant, une sorte d'étoile électrique s'alluma au milieu de la clairière.

Un signal, sans doute, et, dans ce cas, c'est que le moment était venu d'exécuter quelque œuvre de violence.

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'imaginer, six hommes bondirent à travers la futaie, deux sur Uncle Prudent, deux sur Phil Evans, deux sur le valet Frycollin, — ces deux derniers de trop, évidemment, car le nègre était incapable de se défendre.

Le président et le secrétaire du Weldon-Institute, quoique surpris par cette attaque, voulurent résister. Ils n'en eurent ni le temps ni la force. En quelques secondes, rendus aphones par un bâillon, aveugles par un bandeau, maîtrisés, ligotés, ils furent emportés rapidement à travers la clairière. Que devaient-ils penser, sinon qu'ils avaient affaire à cette race de gens peu scrupuleux, qui n'hésitent point à dépouiller les gens attardés au fond des bois. Il n'en fut rien, cependant. On ne les fouilla même pas, bien que Uncle Prudent eut toujours sur lui, suivant son habitude, quelques milliers de dollars-papier.

Bref, une minute après cette agression, sans qu'aucun mot eût été échangé entre les agresseurs, Uncle Prudent, Phil Evans et Frycollin sentaient qu'on les déposait doucement, non sur l'herbe de la clairière, mais sur une sorte de plancher que leur poids fit gémir. Là, ils furent accotés l'un près de l'autre. Une porte se referma sur eux. Puis, le grincement d'un pêne dans une gâche leur apprit qu'ils étaient prisonniers.

Il se fit alors un bruissement continu, comme un frémissement, un frrr, dont les rrr se prolongeaient à l'infini, sans qu'aucun autre bruit fût perceptible au milieu de cette nuit si calme,

. . . . . .

Quel émoi, le lendemain, dans Philadelphie! Dès les premières heures, on savait ce qui s'était passé la veille à la séance du Weldon-Institute : l'apparition d'un mystérieux personnage, un certain ingénieur nommé Robur — Robur le Conquérant! — la lutte qu'il semblait vouloir engager contre les ballonistes, puis sa disparition inexplicable.

Mais ce fut bien une autre affaire, lorsque toute la ville apprit que le président et le secrétaire du club, eux aussi, avaient disparu pendant la nuit du 12 au 13 juin.

Ce que l'on fit de recherches dans toute la cité et aux environs! Inutilement, d'ailleurs. Les feuilles publiques de Philadelphie, puis les journaux de la Pensylvanie, puis ceux de toute l'Amérique, s'emparèrent du fait et l'expliquèrent de cent façons, dont aucune ne devait être la vraie. Des sommes considérables furent promises par annonces et affiches — non seulement à qui retrouverait les honorables disparus, mais à quiconque pourrait produire quelque indice de nature à mettre sur leurs traces. Rien n'aboutit. La terre se serait entr'ouverte pour les engloutir, que le président et le secrétaire de Weldon-Institute n'auraient pas été plus supprimés de la surface du globe.

A ce propos, les journaux du gouvernement demandèrent que le personnel de la police fût augmenté dans une forte proportion, puisque de pareils attentats pouvaient se produire contre les meilleurs citoyens des Etats-Unis — et ils avaient raison...

Il est vrai, les journaux de l'opposition demandèrent que ce personnel fût licencié comme inutile, puisque de pareils attentats pouvaient se produire, sans qu'il fût possible d'en retrouver les auteurs — et peut-être n'avaient-ils pas tort.

En somme, la police resta ce qu'elle était, ce qu'elle sera toujours dans le meilleur des mondes qui n'est pas parfait et ne saurait l'être.

V

Dans lequel une suspension d'hostilités est consentie entre le président et le secrétaire du Weldon-Institute.

Un bandeau sur les yeux, un bâillon dans la bouche, une corde aux poignets, une corde aux pieds, donc impossible de voir, de parler, de se déplacer. Cela n'était pas fait pour rendre plus acceptable la situation de Uncle Prudent, de Phil Evans et du valet Frycollin. En outre, ne point savoir quels sont les auteurs d'un pareil rapt, en quel endroit on a été jeté comme de simples colis dans un wagon de bagages, ignorer où l'on est, à quel sort on est réservé, il y avait là de quoi exaspérer les plus patients de l'espèce ovine, et l'on sait que les membres du Weldon-Institute ne sont pas précisément des moutons pour la patience. Etant donnée sa violence de caractère, on imagine aisément dans quel état Uncle Prudent devait être.

En tout cas, Phil Evans et lui devaient penser qu'il leur serait difficile de prendre place, ce lendemain soir, au bureau du club.

Quant à Frycollin, yeux fermés, bouche close, il lui était impossible de songer à quoi que ce fût. Il était plus mort que vif.

Pendant une heure, la situation des prisonniers ne se modifia pas. Personne ne vint les visiter ni leur rendre la liberté de mouvement et de parole, dont ils auraient eu si grand besoin. Ils étaient réduits à des soupirs étouffés, à des « heins! » poussés à travers leurs bâillons, à des soubresauts de carpes qui se pâment hors de leur bassin natal. Ce que cela indiquait de colère muette, de fureur rentrée ou plutôt ficelée, on le comprend du reste. Puis, après ces infructueux efforts, ils demeurèrent quelque temps inertes. Et alors, puisque le sens de la vue leur manquait, ils s'essayèrent à tirer, par le sens de l'ouïe, quelque indice de ce qu'était cet inquiétant état de choses. Mais en vain cherchaient-ils à surprendre d'autre bruit que l'interminable et inexplicable frrr qui semblait les envelopper d'une atmosphère frissonnante.

Cependant, il arriva ceci : c'est que Phil Evans, procédant avec calme, parvint à relâcher la corde qui lui liait les poignets. Puis, peu à peu, le nœud se desserra, ses doigts glissèrent les uns sur les autres, ses mains reprirent leur aisance habituelle.

Un vigoureux frottement rétablit la circulation, gênée par le ligotement. Un instant après, Phil Evans avait enlevé le bandeau qui lui couvrait les yeux, arraché le bâillon de sa bouche, coupé les cordes avec la fine lame de son « bowie-knife ». Un Américain qui n'aurait pas toujours son bowie-knife en poche ne serait plus un Américain.

Du reste, si Phil Evans y gagna de pouvoir remuer et parler, ce fut tout. Ses yeux ne trouvèrent pas à s'exercer utilement, — en ce moment, du moins. Obscurité complète dans cette cellule. Toutefois, un peu de clarté filtrait à travers une sorte de meurtrière, percée dans la paroi à six ou sept pieds de hauteur.

On le pense bien, quoi qu'il en eût, Phil Evans n'hésita pas un instant à délivrer son rival. Quelques coups de bowie-knife suffirent à trancher les nœuds qui le serraient aux pieds et aux mains. Aussitôt Uncle Prudent, à demi enragé, de se redresser sur les genoux, d'arracher bandeau et bâillon; puis, d'une voix étranglée :

« Merci! dit-il.

— Non!... Pas de remercîments, répondit l'autre.

— Phil Evans?

— Uncle Prudent?...

— Ici, plus de président ni de secrétaire du Weldon-Institute, plus d'adversaires!

— Vous avez raison, répondit Phil Evans. Il n'y a plus que deux hommes qui ont à se venger d'un troisième, dont l'attentat exige de sévères représailles. Et ce troisième...

— C'est Robur!...

— C'est Robur! »

Voilà donc un point sur lequel les deux ex-concurrents furent absolument d'accord. A ce sujet, aucune dispute à craindre.

« Et votre valet? fit observer Phil Evans, montrant Frycollin qui soufflait comme un phoque, il faut le déficeler.

— Pas encore, répondit Prudent. Il nous assommerait de ses jérémiades, et nous avons autre chose à faire qu'à récriminer.

— Quoi donc, Uncle Prudent?

— A nous sauver, si c'est possible.

— Et même si c'est impossible.

— Vous avez raison, Phil Evans, même si c'est impossible! »

Quant à douter un instant que cet enlèvement dut être attribué à cet étrange Robur, cela ne pouvait venir à la pensée du président et de son collègue. En effet, de simples et honnêtes voleurs, après leur avoir dérobé montres, bijoux, portefeuilles, porte-monnaie, les auraient jetés au fond de la Schuylkill-river, avec un bon coup de couteau dans la gorge, au lieu de les enfermer au fond de... De quoi? — Grave question, en vérité, qu'il convenait d'élucider, avant de commencer les préparatifs d'une évasion avec quelques chances de succès.

« Phil Evans, reprit Uncle Prudent, après notre sortie de cette séance, au lieu d'échanger des aménités sur lequelles il n'y a pas lieu de revenir, nous aurions mieux fait d'être moins distraits. Si nous étions restés dans les rues de Philadelphie, rien de tout cela ne serait arrivé. Evidemment, ce Robur s'était douté de ce qui allait se passer au club; il prévoyait les colères que son attitude provoquante devait soulever, il avait placé à la porte quelques-uns de ses bandits pour lui prêter main-forte. Quand nous avons quitté la rue Walnut, ces sbires nous ont épiés, suivis, et, lorsqu'ils nous ont vu imprudemment engagés dans les avenues de Fairmont-Park, ils ont eu la partie belle.

— D'accord, répondit Phil Evans. Oui! nous avons eu grand tort de ne pas regagner directement notre domicile.

— On a toujours tort de ne pas avoir raison », répondit Uncle Prudent.

En ce moment, un long soupir s'échappa du coin le plus obscur de la cellule.

« Qu'est-ce cela? demanda Phil Evans.

— Rien!... Frycollin qui rêve. »

Et Uncle Prudent reprit:

« Entre le moment où nous avons été saisis, à quelques pas de la clairière, et le moment où on nous a jetés dans ce réduit, il ne s'est pas écoulé plus de deux minutes. Il est donc évident que ces gens ne nous ont pas entraînés au delà de Fairmont-Park...

— Et s'ils l'avaient fait, nous aurions bien senti un mouvement de translation.

— D'accord, répondit Uncle Prudent. Donc il n'est pas douteux que nous soyons enfermés dans le compartiment d'un véhicule, — peut-être un de ces longs chariots des Prairies, ou quelque voiture de saltimbanques...

— Evidemment! Si c'était un bateau amarré aux rives de la Schuylkill-river, cela se reconnaîtrait à certains balancements que le courant lui imprimerait d'un bord sur l'autre.

— D'accord, toujours d'accord, répéta Uncle Prudent, et je pense que, puisque nous sommes encore dans la clairière, c'est le moment ou jamais de fuir, quitte à retrouver plus tard ce Robur...

— Et à lui faire payer cher cette atteinte à la liberté de deux citoyens des Etats-Unis d'Amérique!

— Cher... très cher!

— Mais quel est cet homme?... D'où vient-il?... Est-ce un Anglais, un Allemand, un Français...

— C'est un misérable, cela suffit, répondit Uncle Prudent. — Maintenant, à l'œuvre! »

Tous deux, les mains tendues, les doigts ouverts, palpèrent alors les parois du compartiment pour y trouver un joint ou une fissure. Rien. Rien, non plus, à la porte. Elle était hermétiquement fermée et il eût été impossible de faire sauter la serrure. Il fallait donc pratiquer un trou et s'échapper par ce trou. Restait la question de savoir si les bowie-knifes pourraient entamer les parois, si leurs lames ne s'émousseraient pas ou ne se briseraient pas dans ce travail.

« Mais d'où vient ce frémissement qui ne cesse pas? demanda Phil Evans, très surpris de ce frrrr continu.

— Le vent, sans doute, répondit Uncle Prudent.

— Le vent?... Jusqu'à minuit, il me semble que la soirée a été absolument calme...

— Evidemment, Phil Evans. Si ce n'était pas le vent, que voudriez-vous que ce fût? »

Phil Evans, après avoir dégagé la meilleure lame de son couteau, essaya d'entamer les parois près de la porte. Peut-être suffirait-il de faire un trou pour l'ouvrir par l'extérieur, si elle n'était maintenue que par un verrou, ou si la clef avait été laissée dans la serrure.

Quelques minutes de travail n'eurent d'autre résultat que d'ébrécher les lames du bowie-knife, de les épointer, de les transformer en scies à mille dents.

« Ça ne mord pas, Phil Evans?

— Non.

— Est-ce que nous serions dans une cellule en tôle?

— Point, Uncle Prudent. Ces parois, quand on les frappe, ne rendent aucun son métallique.

— Du bois de fer, alors?

— Non, ni fer ni bois.

— Qu'est-ce alors?

— Impossible de le dire, mais, en tout cas, une substance sur laquelle l'acier ne peut mordre. »

Uncle Prudent, pris d'un violent accès de colère, jura, frappa du pied le plancher sonore, tandis que ses mains cherchaient à étrangler un Robur imaginaire.

«Du calme, Uncle Prudent, lui dit Phil Evans, du calme! Essayez à votre tour. »

Uncle Prudent essaya, mais le bowie-knife ne put entamer une paroi qu'il ne parvenait même pas à rayer de ses meilleures lames, comme si elle eût été de cristal.

Donc, toute fuite devenait impraticable, en admettant qu'elle eût pu être tentée, la porte une fois ouverte.

Il fallut se résigner, momentanément, ce qui n'est guère dans le tempérament yankee, et tout attendre du hasard, ce qui doit répugner à des esprits éminemment pratiques. Mais ce ne fut pas sans objurgations, gros mots, violentes invectives à l'adresse de ce Robur — lequel ne devait point être homme à s'en émouvoir, pour peu qu'il se montrât dans la vie privée le personnage qu'il avait été au milieu du Weldon-Institute.

Cependant Frycollin commençait à donner quelques signes non équivoques de malaise. Soit qu'il éprouvât des crampes à l'estomac ou des crampes dans les membres, il se démenait d'une lamentable façon.

Uncle Prudent crut devoir mettre un terme à cette gymnastique, en coupant les cordes qui serraient le nègre.

Peut-être eut-il lieu de s'en repentir. Ce fut aussitôt une interminable litanie, dans laquelle les affres de l'épouvante se mêlaient aux souffrances de la faim. Frycollin n'était pas moins pris par le cerveau que par l'estomac. Il eût été difficile de dire auquel de ces deux viscères le nègre était plus particulièrement redevable de ce qu'il éprouvait.

« Frycollin! s'écria Uncle Prudent.

— Master Uncle!... Master Uncle!... répondit le nègre entre deux vagissements lugubres.

— Il est possible que nous soyons condamnés à mourir de faim dans cette prison. Mais nous sommes décidés à ne succomber que lorsque nous aurons épuisé tous les moyens d'alimentation susceptibles de prolonger notre vie...

— Me manger? s'écria Frycollin.

— Comme on fait toujours d'un nègre en pareille occurrence!... Ainsi, Frycollin, tâche de te faire oublier...

— Ou d'on te Fry-cas-se-ra! » ajouta Phil Evans.

Et, très sérieusement, Frycollin eut peut d'être employé à la prolongation de deux existences évidemment plus précieuses que la sienne. Il se borna donc à gémir *in petto*.

Cependant le temps s'écoulait et toute tentative pour forcer la porte ou la paroi était demeurée infructueuse. En quoi était cette paroi, impossible de le reconnaître. Ce n'était pas du métal, ce n'était pas du bois, ce n'était pas de la pierre. En outre, le plancher de la cellule semblait fait de la même matière. Lorsqu'on le frappait du pied, il rendait un son particulier, que Uncle Prudent aurait eu quelque peine à classer dans la catégorie des bruits connus. Autre remarque: en-dessous, ce plancher paraissait sonner le vide, comme s'il n'eût pas directement reposé sur le sol de la clairière. Oui! l'inexplicable frrr semblait en caresser la face intérieure. Tout cela n'était pas rassurant.

« Uncle Prudent? dit Phil Evans.

— Phil Evans? répondit Uncle Prudent.

— Pensez-vous que notre cellule se soit déplacée?

— En aucune façon.

— Pourtant, au premier moment de notre incarcération, j'ai pu distinctement percevoir la fraîche odeur de l'herbe et la senteur résineuse des arbres du parc. Maintenant, j'ai beau humer l'air, il me semble que toutes ces senteurs ont disparu...

— En effet.

— Comment expliquer cela?

— Expliquons-le de n'importe quelle façon, Phil Evans, excepté par l'hypothèse que notre prison ait changé de place. Je le répète, si nous étions sur un chariot en marche ou sur un bateau en dérive, nous le sentirions. »

Frycollin poussa alors un long gémissement qui eût pu passer pour son dernier soupir, s'il n'eût été suivi de plusieurs autres.

« J'aime à croire que ce Robur nous fera bientôt comparaître devant lui, reprit Phil Evans.

— Je l'espère bien, s'écria Uncle Prudent, et je lui dirai...

— Quoi?

— Qu'après avoir débuté comme un insolent, il a fini comme un coquin! »

En ce moment, Phil Evans observa que le jour commençait à se faire. Une lueur, vague encore, filtrait à travers l'étroite meurtrière, évidée dans la partie supérieure de la paroi, à l'opposé de la porte. Il devait donc être quatre heures du matin, environ, puisque c'est à cette heure que, dans ce mois de juin et sous cette latitude, l'horizon de Philadelphie se blanchit des premiers rayons du matin.

Cependant, quand Uncle Prudent eut fait sonner sa montre à répétition, — chef-d'œuvre qui provenait de l'usine même de son collègue, — le petit timbre n'indiqua que trois heures moins le quart, bien que la montre ne se fût point arrêtée.

« Bizarre! dit Phil Evans. A trois heures moins le quart, il devrait ecore faire nuit.

— Il faudrait donc que ma montre eût éprouvé un retard... répondit Uncle Prudent.

— Une montre de la *Walton Watch Company!* » s'écria Phil Evans.

Quoi qu'il en fût, c'était bien le jour qui se

levait. Peu à peu, la meurtrière se dessinait en blanc dans la profonde obscurité de la cellule. Cependant, si l'aube apparaissait plus hâtivement que ne le permettait le quarantième parallèle, qui est celui de Philadelphie, elle ne se faisait pas avec cette rapidité spéciale aux basses latitudes.

Nouvelle observation de Uncle Prudent à ce sujet, nouveau phénomène inexplicable.

« On pourrait peut-être se hisser jusqu'à la meurtrière, fit observer Phil Evans, et tâcher de voir où on est?

— On le peut », répondit Uncle Prudent.

Et, s'adressant à Frycollin :

« Allons, Fry, haut sur pied! »

Le nègre se redressa.

« Appuie ton dos contre cette paroi, reprit Uncle Prudent, et vous, Phil Evans, veuillez monter sur l'épaule de ce garçon, pendant que je contrebuterai afin qu'il ne vous manque pas.

— Volontiers », répondit Phil Evans.

Un instant après, les deux genoux sur les épaules de Frycollin, il avait ses yeux à la hauteur de la meurtrière.

Cette meurtrière était fermée, non par un verre lenticulaire comme celui d'un hublot de navire, mais par une simple vitre. Bien qu'elle ne fût pas très épaisse, elle gênait le regard de Phil Evans, dont le rayon de vue était excessivement borné.

« Eh bien, cassez cette vitre, dit Uncle Prudent, et peut-être pourrez-vous mieux voir? »

Phil Evans donna un violent coup du manche de son bowie-knife sur la vitre qui rendit un son argentin mais ne cassa pas.

Second coup plus violent. Même résultat.

« Bon! s'écria Phil Evans, du verre incassable! »

En effet, il fallait que cette vitre fût faite d'un verre trempé d'après les procédés de l'inventeur Siemens, puisque, malgré des coups répétés, elle demeura intacte.

Toutefois, l'espace était assez éclairé maintenant pour que le regard pût s'étendre au dehors — du moins dans la limite du champ de vision coupé par l'encadrement de la meurtrière.

« Que voyez-vous? demanda Uncle Prudent.

— Rien.

— Comment? Pas un massif d'arbres?

— Non.

— Pas même le haut des branches?

— Pas même.

— Nous ne sommes donc plus au centre de la clairière?

— Ni dans la clairière ni dans le parc.

— Apercevez-vous au moins des toits de maisons, des faîtes de monuments? dit Uncle Prudent, dont le désappointement, mêlé de fureur, ne cessait de s'accroître.

— Ni toits, ni faîtes.

— Quoi! pas même un mât de pavillon, pas même un clocher d'église, pas même une cheminée d'usine?

— Rien que l'espace. »

— Juste à ce moment, la porte de la cellule s'ouvrit. Un homme apparut sur le seuil.

C'était Robur.

« Honorables ballonistes, dit-il d'une voix grave, vous êtes maintenant libres d'aller et de venir...

— Libres! s'écria Uncle Prudent.

— Oui... dans les limites de l'*Albatros!* »

Unce Prudent et Phil Evans se précipitèrent hors de la cellule.

Et que virent-ils?

A douze ou treize cents mètres au-dessous d'eux, la surface d'un pays qu'ils cherchaient en vain à reconnaître.

VI

Que les ingénieurs, les mécaniciens et autres savants feraient peut-être bien de passer.

« A quelle époque l'homme cessera-t-il de ramper dans les bas-fonds pour vivre dans l'azur et la paix du ciel? »

A cette demande de Camille Flammarion, la réponse est faite : ce sera à l'époque où les progrès de la mécanique auront permis de résoudre le problème de l'aviation. Et, depuis quelques années — on le prévoyait — une utilisation plus pratique de l'électricité devait conduire à la solution du problème.

(A suivre.)

Jeux d'esprit

Solution du problème.

(7)

La locomotive vient par la voie E chercher le wagon 1, puis elle recule par H, jusqu'aux wagons 2 et 6, elle continue en les poussant jusqu'au point M. Elle laisse le wagon 6 au point M, puis elle revient, abandonne le wagon 2 au point J et pousse le wagon 1 au point K où elle le quitte.

Après cela, elle revient toute seule au point G par les voies I, H, F, puis elle s'engage sur la voie S, pousse devant elle le wagon 5 jusqu'au point M où se trouve déjà le wagon 6. Après quoi elle revient sur la voie O chercher le wagon 3 qu'elle ramène par les voies O, N, L jusque auprès du wagon 2 resté au point J. Elle fait de même pour le wagon 4 qu'elle ramène aussi au point L. Les six wagons sont alors dans l'ordre voulu 1, 2, 3, 4, 5, 6. La locomotive repasse alors par les voies devenues libres jusqu'au point C et pousse les wagons les uns contre les autres pour les réunir. Le train est formé mais la locomotive est placée l'avant en arrière. Elle revient alors garer les six wagons sur la voie D, puis, elle seule parcourt les voies K, J, I, H, F, E, A, B et C. Elle revient vers les wagons et se trouve maintenant dans la position normale. Le train n'a plus qu'à se mettre en marche.

Jeux dont la solution doit parvenir au journal avant vendredi prochain :

(8)

MOTS EN LOSANGE

1. Consonne; 2. Instrument pour casser les cailloux; 3. Blocs de pierres dures; 4. Province russe; 5. Mont des Alpes; 6. Situé; 7. Voyelle.

(9)

TRIANGLES JUMEAUX

1. Consonne; 2. Nom du soleil chez les Egyptiens; 3. Instrument pour nettoyer le grain; 4. Rayon d'une roue; 5. Nom vulgaire de l'étourneau; 6. Homme de petite taille; 7. Grand fleuve de l'Afrique; 8. Pronom relatif; 9. Dans le mot « Spectacle ».

(10)

LOSANGE BLANC DANS UN LOSANGE

Un oiseau. C'en est un. Respirer avec peine.
Le soleil réfléchi. Pâte en rouleau. Côté.
Suisse. Narration. Témoignais ma gaîté.
Chers lecteurs, nous l'aimons tous pour reprendre haleine.
Enchère. Sot. Plante contenant un poison.
Ville. Petit paiement. Velu en botanique.
Nigaud. Edifia. De la mer un poisson.
Se dit des monuments. Toile métallique.
Halte de nos soldats. Renflement
Tuberculeux. Brille. Renforcé d'une toile.
Dresse. Saison. Voyelle et cherchez maintenant
Dans le sens vertical : Trouvez-là dans rente.
Rocher. Se dit d'une herbe textile. Insoumis.
Terrain d'arbres planté. Une ville française.
Se détourne. Une ville. A de beaux coloris.
Gros et court. Piquant dont la blessure est mauvaise.
Un jour. Au beau milieu. Lecteur, un bourg d'Afrique.
Bien tranquille. Pronom. Couleur. Celui qui rit.
Un tissu très léger. Contrée asiatique.
Coffre. Le Nirvana. Projectile. Petit
Rire moqueur. Gaulois, le charme d'un bateau.
Adjectif. Chers lecteurs, une fois dans rateau.

(11)

REBUS



(*Suite de la page 404.*)



Rien n'est plus amusant pour un petit garçon, que le jeu que montre notre gravure.

âge si tendre, les jointures ne sont pas encore assez solides pour supporter longtemps le poids du corps, — on aura donc soin, dans ce dernier exercice, d'empêcher l'enfant de tirer sur ses bras.

On développe la poitrine des enfants par l'amusement suivant. Le jeune sujet se couche à plat ventre par terre et, écartant ses bras, applique la paume de la main à plat contre terre, une grande personne le saisit par les pieds et lui commande de se soulever sur les mains. Cet exercice répété plusieurs fois est aussi drôle que bienfaisant : il se terminera par une gaminerie quelconque et ce sera là l'attrait que l'enfant y trouvera.

On peut aussi procéder d'une autre façon, quand l'enfant est plus petit, on le couche sur le dos et on lui commande de rester tranquille un instant, on lui prend alors les mains et on lui écarte plusieurs fois les bras, en suivant le rythme de la respiration. C'est là un exercice excellent pour le développement pulmonaire. Plus tard, même l'enfant, devenu plus sérieux, pourra le pratiquer tout seul, chaque matin, en se servant des haltères.

Les muscles abdominaux ne doivent pas être négligés et cependant la plupart des gens les considèrent un peu comme inertes et ne pensent pas à les exercer. Bien des malaises, voire même des maladies, sont évitées, pourtant, lorsque les muscles abdominaux sont « entraînés ». Il ne faut pas oublier que les anciens Grecs qui peuvent, à bon droit, passer pour les créatures de la culture physique, avaient inventé le jeu du lancement du disque, lequel est éminemment propre à donner la souplesse aux muscles abdominaux. Voici quel est le jeu qui convient aux enfants dans cet ordre d'idées.



Et, cependant, on conçoit que ce n'est là qu'un moyen de lui développer la poitrine.

Une grande personne assise sur une chaise prend sur ses genoux un enfant. Celui-ci passe ses jambes sous la cuisse libre de la grande personne et croise les bras. Il fait alors plusieurs fois les mouvements suivants : il incline sa tête en avant d'abord, puis la relève peu à peu, entraîne à la suite tout son corps et se renverse complètement, enfin il se relève petit à petit et se remet dans la position initiale pour recommencer ensuite.

Il va sans dire que pour les premières fois, l'enfant devra être aidé et soutenu par le bras de la grande personne. Mais c'est là un des exercices les meilleurs qui soient; il peut paraître un peu dangereux tout d'abord, mais au contraire, il l'est bien moins que d'autres préconisés par des professeurs en vogue. D'ailleurs, les médecins consultés se sont montrés très favorables à la propagation de la méthode tout entière et de cet exercice là, en particulier.

Ils ont, il est vrai, fait quelques réserves pour le jeu qui consiste à placer un enfant la tête sur une chaise et les pieds sur l'autre et à le faire maintenir rigide. C'est là, à coup sûr, un exercice merveilleux, car il met en tension tous les muscles du corps. Mais tous les enfants ne sont pas aptes à pouvoir l'essayer. On ne le tentera donc que quand le sujet, dûment entraîné, pourra l'accomplir sans trop d'efforts.

Plus simple et meilleure façon d'exercer la force des bras et des reins par la canne passée sous le pied de la grande personne que l'enfant doit soulever. Là l'effort du jeune sujet sera toujours adéquat à sa force musculaire, car la grande personne appuyera plus ou moins sur la canne.

Pour finir, indiquons une nouvelle façon de barre fixe sur laquelle l'enfant peut toujours s'exercer et qui se rapproche de terre à volonté : c'est tout bonnement le bras du papa. Il est vrai que pour cela il faut que le papa soit lui-même très solide et que, avec son bras, il puisse soulever son enfant. — sinon. ...Et tous les papas actuels n'ont pas eu dans leur enfance la culture physique qu'ils souhaitent pour leurs fils.

Tels sont les principes d'une méthode très pratique et très rationnelle de développement musculaire. Comme on le voit, avec ces principes, on peut à l'infini varier les mouvements et en imaginer de nouveaux. Il n'y a qu'à ne jamais perdre de vue que tout exercice doit être, au premier chef, un amusement pour l'enfant.

En le laissant jouer ainsi à des jeux qui le fortifieront, on canalisera en quelque sorte l'instinct qui le pousse vers les jeux violents.

Et comme chacun de ces exercices sera présidé sinon par les parents, du moins par une grande personne, on ne courra pas le risque de voir l'enfant s'estropier et s'abîmer par des prouesses physiques désordonnées, comme sa jeune imagination est susceptible d'en inventer.



Le bras du papa peut à l'occasion servir de barre fixe.

Ainsi se passera la prime enfance. Plus tard le garçonnet ou la fillette devront être « continués » par d'autres exercices qui ne sont plus de notre domaine.

Cependant, on ne saurait trop insister sur l'avantage qu'il y a pour une réelle culture physique raisonnée, à entreprendre « les enfants dès leur plus jeune âge ».

C'est pour ainsi dire un point capital.

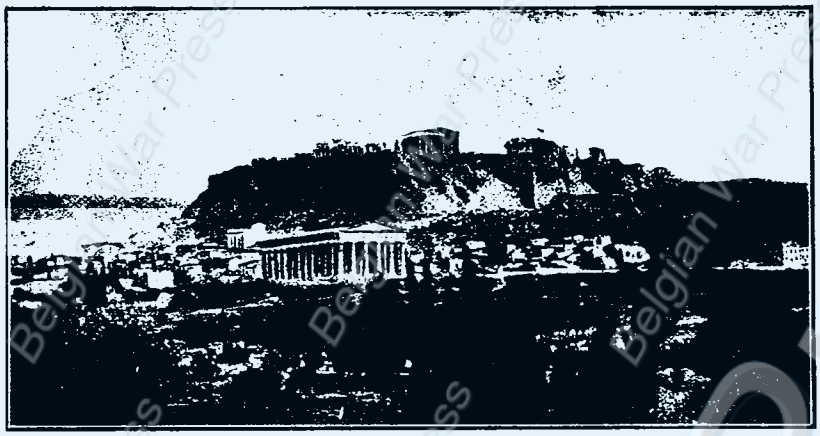
Tout petit, l'enfant étant en pleine voie de formation musculaire, verra sa croissance et son développement s'accentuer rapidement. Il prendra en outre un goût très vif pour les jeux de force et ce goût sera pour lui plus tard un sûr dérivatif de ses études. Il acquerra par là la résistance physique indispensable pour supporter, sans s'étioler, les longues et pénibles années de labeur cérébral.

Si toute une nation élève sa progéniture dans cet esprit, on verra rapidement s'améliorer la race. Car il ne suffit pas que les unités qui composent une nation soient des unités purement scientifiques et littéraires, il faut aussi qu'elles soient humaines, c'est-à-dire capables de vivre physiquement.

Parce que l'instruction n'est qu'un moyen, elle n'est pas un but. Le but d'une société d'hommes est de vivre dans les meilleures conditions possibles : l'instruction n'est donc qu'un moyen de parvenir à ce résultat. Et ce résultat ne serait certes pas atteint si la culture physique n'était pas égale à la culture morale. Car la culture c'est la force, donc la santé.



L'enfant, dans cette position, doit respirer pendant qu'on lui écarte doucement les bras (développement des poumons).



Athènes — L'Acropole — Le théâtre de Dionysos

Les ruines d'Athènes

On monte à l'Acropole par une pente qui contourne les flancs des rochers et les vieux murs de la citadelle athénienne à travers une double rangée d'arbres verts, de palmiers et d'aloès. La poussière tourbillonne là par gros nuages dès qu'il y a du vent; bien qu'on se dise que c'est la poussière de vingt siècles, on la trouve un peu épaisse et l'on arrive avec plaisir devant la petite porte qu'un gardien soupçonneux ouvre moyennant une rétribution légère. On passe sous une voûte et l'on est au bas d'une pente couverte d'herbes folles et de fragments de marbre. Devant soi, à droite, se dresse un escalier de pierre; quelques degrés parallèles s'élèvent également à gauche sur cette éminence. En haut, sur le terre-plein, plusieurs marches de marbre règnent sur toute la largeur de l'esplanade devant une double rangée de colonnes de marbre blanc : ce sont les Propylées.

Il me semble que ce qu'on éprouve au premier abord devant le vestibule de l'Acropole, c'est le sentiment profond, amer, douloureux de la ruine. Les frontons de Mnésiclès ont disparu, les morceaux de marbre jonchent le sol, les colonnes au milieu des débris se dressent avec une majesté triste. Tout est renversé autour d'elles : leurs chapiteaux et leurs architraves sont tombés par terre, elles élèvent mélancoliquement au-dessus des ronces et des broussailles de la colline leurs bases ébréchées par l'impiété du temps et des hommes et leurs sommets découronnés. Mais, plus on les contemple et plus on se détache des pensées qui saisissent au premier coup d'œil : on enveloppe alors d'un regard la façade et les deux ailes, on comprend une harmonie qui s'impose à l'âme avec une autorité souveraine. Ce n'est plus la forme qu'avait rêvée l'artiste, c'est une beauté nouvelle, étrange, faite de la pensée primitive du maître et de la solennité de l'abandon, des ruines, de la solitude. Les colonnes blanches, privées de leurs frontons, de leurs bas-reliefs, des statues dont elles étaient entourées, debout sous le soleil qui les fait resplendir aujourd'hui comme autrefois, apparaissent avec une prodigieuse sérénité.

LE DEUIL

Peut-on assister à une messe de mariage quand on est en deuil et dans ce cas quelle toilette adopter? m'écrit une abonnée.

Le deuil nous impose dans nos relations mondaines une attitude réservée; toutefois cette réserve ne doit pas aller, sauf pour la première période des grands deuils — jusqu'à l'effacement absolu. On doit certes s'abstenir des plaisirs mondains, ne point paraître au spectacle, ni aux courses, suspendre ses visites de pure politesse, mais il est des circonstances où il faut faire trêve à sa douleur et remplir ses devoirs de société. Pendant la première période des grands deuils, je le répète, la vie sociale est suspendue et il serait de mauvais goût de ne point s'en tenir à la fréquentation du cercle de ses intimes. Mais, cette période passée, on entre progressivement dans le monde, du moins pour satisfaire ses obligations. De ces obligations, l'une des plus sérieuses pourra être d'assister à une messe de mariage. Dans ce cas on adopte la robe de soie mate et on évite de se mêler de trop près aux invités, parmi lesquels cette toilette sévère ressortirait trop crûment. La dame en deuil se tiendra donc à l'écart et à l'issue de la cérémonie elle se retirera discrètement sans passer par la sacristie, où les nouveaux mariés reçoivent les félicitations des amis.

Un homme est tenu à la même réserve. Mais, me demande un neveu, pourra-t-il dans un cas déterminé, servir de témoin à un mariage? Sans doute. Il faudra par exemple que l'époux qui lui demandera ce service ait de bonnes raisons pour recourir à lui; mais, ce'a étant, le deuil n'est pas un motif absolu de refus. Seulement, il s'en tiendra à son rôle de témoin et, les cérémonies civiles et religieuses terminées, il reprendra sa liberté, dont il profitera s'il est sage, pour se retirer chez lui.

Les dernières races de chiens d'agrément

Races anglaises.

Le Fox-Terrier : Peu de mots sont vraiment nécessaires à son sujet. Ce fut, en effet, l'un des chiens les plus à la mode. Mais la mode passe! Espérons qu'elle reviendra, car cette charmante petite race a vraiment trop de qualités : enjoués, intelligents, vifs, très fidèles, gardiens et surtout ratiers hors ligne, telles sont les qualités du Fox-Terrier.

Il en existe deux variétés : l'une à poil dur qui a deux sortes de poils — un sous poil assez doux et un poil plus long, dur au toucher; l'autre à poil ras, dont la texture doit être assez longue. La robe du Fox-Terrier doit être blanche avec ou sans taches de grandeur différente; la tête assez longue surmontée de deux petites oreille en forme de V; le crâne plat et étroit, les mâchoires fortes, le corps musclé et trapu et une queue coupée à mi-hauteur.

Un point très important consiste en la toilette journalière du Fox-Terrier, qui se résume en un bon brossage et un bon peignage.

Le Toy-Terrier : C'est une des races de luxe et d'agrément les plus intéressantes. De petite taille, couvert d'un poil noir brillant et soyeux, avec une tête fine et allongée portant verticalement des oreilles bien droites, un museau noir, le Toy-Terrier est un petit animal très caractéristique.

Le corps est élancé et la queue presque droite tombe obliquement. Le devant et le dessous du poitrail et du ventre sont totalement dépourvus de poils.

L'originalité de leur type forme du reste leur unique valeur. Ils ne sont d'aucune utilité et peu bruyants. Ils sont en revanche très intelligents, affectueux au possible et très propres.

L'élevage de cette race est assez difficile dans les débuts, mais avec quelques soins on réussit encore assez bien.

Le King-Charles : Cette race, très à la mode en Angleterre, n'est encore que fort peu connue sur le continent. Ce chien n'est guère d'aucune utilité, mais est très affectueux envers son maître. C'est une race de luxe, d'un entretien facile. Il suffit de le brosser chaque jour et de le baigner régulièrement chaque semaine en prenant soin de bien le sécher.

La taille est petite, avec la tête ronde et un front faisant saillie au-dessus des yeux; les oreilles placées bien bas et bien garnies de poils, sont longues et mesurent jusqu'à 30 centimètres. La poitrine est large et le dos épais se termine par une queue coupée court de manière à obtenir à l'âge adulte une longueur de cinq centimètres.

La robe noir et feu, a le poil long, soyeux, doux et ondulé.

Le Blenheim : C'est une variété du King-Charles, mais à l'encontre de celui-ci qui doit être d'un noir très foncé, il est d'un feu très chaud. Également bas sur les pattes, il a la tête ronde, des yeux assez proéminents, un nez retroussé, un museau long et une queue courte.

La robe est d'un blanc perle largement moucheté et rouge-noisette; les oreilles et les joues sont rouges et une large tache blanche triangulaire part du nez à la pointe et va en s'élargissant sur le front.

Il possède plus de qualités que le King-Charles, car s'il est aussi affectueux, il peut à la rigueur servir de gardien et présente des talents de chasseur.

Le Maltais : C'est encore un excellent petit chien de dame qui mérite l'estime dont il jouit. De caractère vif, gai et flatteur, par sa nature il sait se rendre agréable. C'est un joyeux compagnon, très attaché à son maître et de bonne garde. Quoique supportant assez bien le froid, il faut lui éviter l'humidité.

Cette race demande assez bien de soins. Il ne faut jamais le tondre, mais le peigner chaque jour, en ayant soin de lui faire la raie tout le long du dos.

L'aspect général est bien proportionné : la tête ronde avec le museau effilé, un nez entièrement noir et des yeux ronds, très vifs. La robe est formée de poils d'un blanc uniforme plat, léger et soyeux et qui atteint presque 30 centimètres sur les oreilles, le corps et la queue.

Le Carlin : De très petite taille, il fait encore un excellent chien de dame. Il semblerait être

un diminutif du Bouledogue, mais avec un nez plus court. La tête est ronde, massive, avec le museau court, de gros yeux et surmontée de petites oreilles. La face est fortement ridée. Le corps est large, court et trapu et terminé par une queue en trompette sur le dos et portée aussi haut que possible.

Le pelage est ras, court, épais et de couleur café au lait, avec la face du museau noire et une ligne noirâtre sur la queue.



King-Charles

La manne aux petits papiers

Le célibataire reconnaissant

Lorsqu'il a doublé le cap d'un certain nombre d'années, le célibataire est, la plupart du temps, un être grognon et morose.

Comme il n'a pas rencontré la femme qui lui plût, ou la femme à qui il pût plaire, il jette sur toutes les femmes le manteau de son mépris, dans son for intime; il se juge supérieur à tous les époux, à toutes les épouses; il est le mufle parfait, le mufle grandiose.

Faisons pourtant exception honorable en faveur d'un Anglais, excentrique et magnanime : cet insulaire a, par testament, donné sa fortune aux huit femmes qui l'ont successivement rebuté quand il se proposait à elles comme mari. Nous avons eu, grâce à une heureuse indiscrétion, communication de ce testament paradoxal et nous en traduisons fidèlement le contenu : « Ceci est mon testament :

« Je soussigné Arthur English, déclare laisser la totalité de mes biens, meubles et immeubles, aux huit dames à qui j'eus l'énorme bêtise de faire des propositions conjugales et qui eurent l'insigne intelligence de les repousser avec horreur. En sollicitant leur main ou leurs mains — huit ou seize; « as you like it » — je manifestais une imbécillité de grande envergure. Ayant subi une première rebuffade, je n'aurais pas dû affronter les sept autres; les huit camouflets, qui, à la file, ulcérèrent mon cœur, témoignent de mon intarissable idiotie. Ces dames, de la première à la huitième, ont dévoilé les tristes bas-fonds de mon âme indigente; je leur en suis reconnaissant. Il est bien de se connaître. « Gnôthi seauton » comme disait l'ancien.

» Comme célibataire, j'ai connu des moments pénibles, les bifteeks des restaurants manquent parfois de loyauté; il est vexant de sentir un bouton de gilet se découdre au moment où l'on va partir en soirée, et les déménagements du célibataire sont spécialement atroces; se trouver seul devant des malles à emplir avec la perspective de vider les mêmes malles, c'est un funeste sort; dans ces conjonctures, on envie avec tristesse les tranquilles joies du foyer.

» Mais la vie du célibataire connaît aussi de merveilleuses embellies et ses sensations se renouvellent perpétuellement.

» Tout compte fait et les balances de mon destin scrupuleusement vérifiées, j'eus une fameuse chance d'avoir essuyé auprès de huit femmes un octuple échec. Grâces leur en soient rendues; qu'elles se partagent mon avoir, en rémunération de leurs bons offices négatifs. Maintenant que les voilà dotées, qu'elles se marient. Moi, je n'y suis plus, je m'esbigne et m'en contrefiche...

« (*Signé*) Arthur ENGLISH. »

La Tête de Veau

Cuite tout bonnement à l'eau
Et servie à la vinaigrette,
Où le cerfeuil met son aigrette :
Heurrah pour la tête de veau!

A mon avis, rien ne la vaut,
Sur son persil en collerette;
Vous trouvez ce plat peu nouveau...
Eh! bien, pour vous, je le regrette.

Moi, d'un plaisir toujours égal,
J'accueille l'abondant régal
Qui d'excellents morceaux fourmille :

Cervelle, langue, et cætera,
Et qui, toujours, triomphera
Dans les balthazars de famille.

Henri SECOND.

LA CUISINE RUSSE

Bien que la cuisine russe ne vaille en général pas la bonne cuisine de chez nous, il est cependant certains mets qui ne sont pas à dédaigner et qui, introduits dans nos menus, nous permettent de varier un peu notre ordinaire.

Les beefsteacks hachés ou Bitokes sont dans ce cas et je vous les recommande.

Pour cinq ou six convives, hachez 600 grammes de bœuf, le plus finement possible, en lui ajoutant 120 grammes de beurre et en l'aspergeant de quelques gouttes d'eau fraîche pour faciliter le hachage. Assaisonnez de sel et de poivre.

Lorsque cette farce est suffisamment fixe, travaillez avec le plat du couteau pour la rendre homogène, puis divisez en six parts, que vous façonnerez chacune en forme de beefsteack. Roulez ces beefsteacks dans la farine et faites-les cuire dans un plat à sauter (60 grammes de beurre environ). Faites colorer les deux côtés, égoutez et dresser en couronne dans un plat rond.

Supprimez les deux tiers du beurre de cuisson : déglacez le plat à sauter avec 4 décilitres de crème et ajoutez deux décilitres de jus brun; faites réduire quelques instants en plein feu, acidulez d'un jus de citron, assaisonnez et incorporez en dehors du feu 50 grammes de beurre. Mélangez parfaitement et passez à la fine passoire.

Versez sur les Bitokes dont on garnira le centre d'un légume quelconque, pommes de terre sautées au beurre, petits pois, haricots verts, etc.

C'est un plat fin et nourrissant.

PENSÉES D'ALBUM

Les sciences ne sont que des applications de l'esprit humain, tandis que les lettres sont l'esprit humain lui-même.

On avale à pleines gorgées le mensonge qui nous flatte et l'on boit goutte à goutte la vérité qui nous est amère.

MOTS DE LA FIN

Observation profonde :

— Quand je regarde l'auditoire, disait récemment un curé, je me demande où sont les pauvres; mais quand je compte les offrandes, je me demande où sont les riches.

—x—

Un bohème offre un grand dîner à ses amis. Un de ses invités s'extasie :

— Mazette! tu t'es mis en frais.

— Peuh! j'ai fait ce que je devais, seulement, je ne cacherai pas que je dois tout ce que j'ai fait!

Dans un salon :

Un de nos bons chauves est en train de se donner un coup de peigne.

— Comment, vous vous peignez? lui dit la maîtresse du logis, en riant.

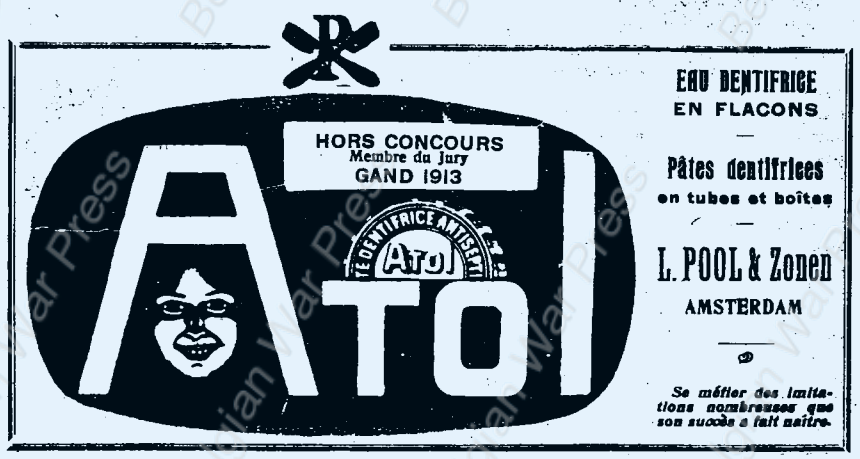
— Oui, répond-il, je tâche de réparer un peu le désordre de ma... calvitie!

—x—

Le commandant Picquoiseau, un insupportable anecdotier à jet continu, commet en racontant ses campagnes une grosse indiscrétion.

— Oh! s'écrie-t-il, je me suis coupé...

— En me rasant! fait doucement remarquer Boireau.



EAU DENTIFRICE
EN FLACONS

Pâtes dentifrices
en tubes et boîtes

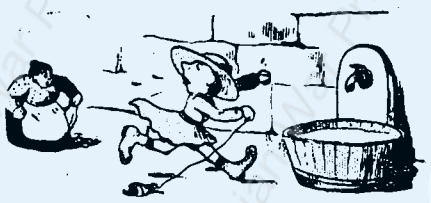
L. POOL & Zonen
AMSTERDAM

Se méfier des imitations nombreuses que son succès a fait naître.

Par crainte d'un bain tiède



La maman. — Viens vite que je te débarbouille à l'eau tiède.



Bob, *en se sauvant*. — Je ne veux pas d'eau tiède, je veux de l'eau bien chaude.



Plouff!... Bob aurait mieux fait d'obéir et... d'accepter l'eau tiède!

LE MANCHON

—I—

Parmi tous les objets de toilette confectionnés avec des peaux précieuses, le manchon est non seulement — ainsi que nous venons de le dire — le plus féminin, mais aussi le moins ancien. Dès le moyen âge, nos aïeux doublaient et rebrassaient leurs larges manteaux des fourrures les plus diverses, dont les plus recherchées étaient l'hermine, la zibeline et le petit-gris, autrement dit vair. Pour garantir les mains des froidures trop rigoureuses, on imagina, d'abord, de terminer les manches en deux tubes en fourrure, qui constituent donc, en quelque sorte, les ancêtres du manchon. Toutefois, il se passa encore plusieurs siècles, avant que ces tubes se détachassent des manches, pour mener une existence indépendante.

Si l'Italie a l'honneur d'avoir vu les premiers mouchoirs, elle semble pouvoir revendiquer aussi la gloire d'avoir inventé le manchon. Toujours est-il que le peintre florentin Benozzo-Gozzoli (1400-1478) représente, dans une de ses célèbres fresques, un personnage tenant à la main un manchon qui ressemble d'une façon étonnante à ceux de nos élégantes modernes. Inspiré du désir de grouper dans ses œuvres toutes les particularités caractéristiques de la vie de son temps, l'artiste dut y accueillir avec joie ce vêtement étrange dont, seules, alors, se paraient les plus grandes dames.

Ce ne fut, toutefois, qu'au XVIIe siècle que se généralisa cette mode.

Antérieurement, les femmes portaient une petite peau qu'elles se passaient, tantôt autour du cou, tantôt autour des mains, suivant les caprices du jour ou leur propre fantaisie. Ces bouts de fourrure, munis parfois de gracieuses chaînettes d'or, se voient sur maintes peintures, par exemple sur les œuvres de Bernard Strigel et d'Antoine Mor.

Enfin, sur les tableaux de Saint-Igny, datant d'environ 1620, l'on aperçoit une femme de la bourgeoisie française exhibant, en visite dans un salon, un petit manchon rond, tel qu'il était, auparavant, réservé exclusivement aux dames nobles et, dès lors, le manchon ne tarde pas à se répandre universellement. Vers la même époque, un graveur allemand, Wenceslas Hollar, produit une planche exquise, représentant, parmi un gracieux fouillis de dentelles, d'éventails, de « loups » noirs et de gants, des manchons soyeux et chatoyants, de formes diverses les plus coquettes, les uns arrondis, les autres cylindriques, quelques-uns garnis de velours aux dessins superbes.

Le XVIIe siècle fut l'ère par excellence des beaux manchons. On s'en servait dans la rue, chez soi et dans le monde. Sur un portrait de Jacques Gole, de 1694, nous remarquons une dame, en riche costume, avec une très haute coiffure : elle tient à la main un grand manchon, rond, orné de franges et d'un long ruban flottant qu'enserre, au milieu, une agrafe artistique.

Les manchons cylindriques aux dimensions monumentales, chers aux élégantes du règne de Louis XIV, fournissaient même un abri aux chiens des dames. A cette époque, les hommes arboraient des manchons plus imposants encore. Vers 1680, les gentilshommes les affectionnaient en peau de léopard, avec de grandes poches, attachées à d'épaisses chaînes. Pendant le XVIIe siècle, les manchons prenaient, du reste, tous les modèles imaginables : il y en avait de longs et minces; d'autres affectaient l'allure de grosses boules; d'autres encore se présentaient sous l'aspect d'animaux : chats, chiens, etc.

* * *

Au commencement du XVIIIe siècle, le manchon d'une femme prétendant à l'élégance devait avoir le volume d'une petite tonne à bière. Le style Louis XV, en l'adaptant à ses formes gracieuses, le réduisit à des proportions plus modestes.

On le fabriquait de soie ou de velours, et le couvrait prodigalement de nœuds, de glands et de houppes. Par des étoffes de couleurs claires, on lui donnait une allure plus gracile encore.

A cette époque — raconte-t-on — les pelletiers, dépités par cette mode nouvelle, désastreuse pour leur industrie, auraient adressé au pape une requête tendant à voir prohiber les manchons de fantaisie. Cette démarche n'ayant pas été couronnée de succès, ils corrompirent, dit la légende, les bourreaux pour qu'ils portassent, aux exécutions, des manchons de cette espèce, et, grâce à ce stratagème, les femmes en seraient revenues à la fourrure. Quoi qu'il en soit, les manchons d'étoffe n'eurent qu'une existence passagère, pour réapparaître, néanmoins, à certains intervalles, jusqu'à nos jours.

* * *

Au commencement du XIXe siècle, les manchons se faisaient, de nouveau, très grands, et, avec une préférence marquée, en angora blanc, avec des rubans roses. Les hommes, d'une élégance toute féminine, eux aussi, se servaient volontiers de manchons, alors.

Jusque dans les années de 1860, le grand manchon resta à la mode. Puis, vinrent des formes plus mignonnes qui s'adornaient, quelquefois, de passementeries ou de bouquets de violettes.

Nous voici revenus aux grands manchons. Ils ne tarderont pas — soyons-en certains — à se développer de plus en plus... jusqu'au moment où — la roue de la Mode ne cessant de tourner — les arbitres des élégances décréteront le retour à l'extrême opposé.

R.

RECETTES DE CUISINE

Artichauts à la crème

Mettre les artichauts à l'eau bouillante et laisser cuire à gros feu. Lorsque les feuilles se détachent facilement, ils sont cuits, les ôter de l'eau et enlever les feuilles du milieu avec le foin. Servir avec la sauce ci-indiquée. Fondre un bon morceau de beurre, y délayer une cuillerée de farine, ajouter du lait jusqu'à ce que la sauce ait la consistance voulue, sel, poivre, noix muscade, un peu de crème si on en a, du jus de citron et un ou deux jaunes d'œufs.

Potages aux Herbes

Hacher finement les herbes : oseille, cerfeuil, persil, petits oignons, ciboules, épinards, leur laisser faire quelques bouillons dans l'eau salée, amalgamer dans la soupière un bon morceau de beurre frais avec des jaunes d'œufs et y verser le potage sur du pain grillé.

Soupe Julienne

Pour 9 personnes, prendre 3 ou 4 carottes, 2 ou 3 poireaux, 1 gros céleri, 2 ou 3 navets, laver le tout, découper en morceaux assez gros, les mettre dans l'eau froide avec os et sel. Après cuisson, passer, puis laisser réduire, ajouter une noix de beurre et une pincée de poivre.

Haricots blancs à la crème

Les cuire à l'eau. Les mettre dans une casserole avec un bon morceau de beurre et un peu de farine, ajouter un peu d'eau chaude, une ciboulette hachée, sel et poivre. Laisser sauter sur un feu doux, lier avec de la bonne crème et servir.

CONSEILS PRATIQUES

Vernis à bronzer.

Si vous voulez vous composer vous-même un bon vernis pour bronzer, vous n'avez qu'à acheter de la gomme laque, puis à en faire dissoudre cent parties dans autant de parties d'alcool; vous délayez ensuite une partie de poudre à bronzer dans quatre parties du mélange que vous aviez ainsi préparé préalablement. Nous n'avons pas besoin de rappeler que l'on trouve partout de la poudre à bronzer.

Ciment pour vulcanite.

Comme la vulcanite sert maintenant à faire de nombreux objets, voici le moyen de la recoller, de réparer des fractures. Entre des lèvres de la fracture dont les bords sont passés au papier d'émeri, on place du ciment composé comme suit : On met de la gélatine dans un bocal largement ouvert, puis on la recouvre avec de l'acide acétique fort; on laisse l'acide la ramollir complètement, puis on fait fondre à feu doux.

Imprimerie de l'*Echo de la Presse International*.